

Annick Pellerin

# L'arme en bandoulière





Alors que personne ne s'y attendait, sans même déclarer officiellement la guerre, les intentions d'Hitler qui fut longtemps un homme solitaire et rêveur, nourrissant un antisémitisme fanatique, ne tarderaient pas à se manifester. Elles deviendraient l'élément fondamental de sa vision et de sa conception du monde.

Le 1er septembre 1939, les premières lueurs de l'aube éclairent un continent qui s'éveille dans l'inquiétude. Un continent auquel il ne reste plus que quelques heures de paix à vivre, avant de sombrer dans l'horreur de cette guerre qui se profile à l'horizon. Son destin est définitivement celé. La veille, la décision formelle de cet illuminé aveuglé par la haine, lança l'ordre d'envahir la Pologne, lorsque d'autres lueurs sinistres embrasent la frontière qui s'étend des Carpates à la Baltique. Ce sera en fait le monde entier qui basculera dans une nuit longue de six années.

Cette année là, à la campagne les saisons furent brutales, les prés regorgèrent de bonne herbe qui serait bientôt fauchée pour servir de nourriture au bétail, dès que les grands froids viendraient. La chaleur parfois insoutenable, faisait se plier les longues tiges jaunies au soleil d'été, et les courbait jusqu'au ras du sol. Je n'avais que 17 ans et sortais de l'école, mais la situation m'inquiétait bien au-delà de ce que pouvais le penser. Je regardai le soir, en me promenant sur la plage de Mimizan, les buées trainantes qui montaient des flots et qui venaient mourir à mes pieds. Quand je rentrai de ma promenade, je détaillai la maison de mes parents qui était toute simple. Elle semblait derrière ses volets de bois fermés, se blottir au cœur de quelques secrets de famille qu'elle gardait jalousement. Elle ressemblait dans la brume qui l'enveloppait, à une vieille dame endormie, au bord d'une congestion faite d'incertitudes.

Chaque soir en cette saison, après leur longue journée de travail dans les champs, mes parents aimaient se retrouver au calme sur la terrasse pour prendre leur café du soir et discuter de choses et d'autres. Mais depuis quelques semaines, le sujet qui revenait sur leurs lèvres, était cette peur qu'Hitler dans sa folie, ne déclenche la pire des calamités, la guerre à toute l'Europe et peut-être même au monde entier.

Ma promenade terminée, j'aimai me poser sur les marches du perron, dans l'espoir de quelques fraîcheurs, mais il faisait encore si tiède qu'on se serait cru bien volontiers au cœur d'un bel après-midi de juillet. Mes parents prenaient le temps de fumer une cigarette tout en commentant les nouvelles alarmantes qu'ils lisaient dans leur journal « La petite Gironde »

La Pologne croulait sous les bombes et n'avait pas les moyens de riposter. La terreur des chars, des avions, rien ne protégeait ces malheureux surpris par cette attaque soudaine. La seule solution qui s'offrait à eux était la fuite. Se cacher ou fuir, n'importe où, la tête folle, les yeux perdus dans ce vaste espace, qu'ils ne reconnaissaient déjà plus.

Il leur fallait marcher jusqu'au terme d'une route dont ils ne savaient pas encore quelle destination prendre. Ils ne devaient pas s'arrêter, tant que l'insupportable bruit de la mort subsistait. Tant que les avions piquaient sur eux, que les chars les mitraillaient. Ils devaient fuir encore et encore, toujours plus loin. Les enfants en larmes, ne comprenaient pas ce qui leur arrivait. Les femmes étaient tuées au passage des ponts. Une vision horrible s'offrait à leurs yeux embués. Certains s'arrêtaient, le temps de mettre à l'abri les dépouilles de leurs compagnons de route, tombés. Ils ne connaissaient pas leurs noms. D'où venaient tous ces gens, qui n'avaient plus d'identité, plus de visage ? Tous ces gens partant où le hasard les menait, véhiculant une profonde tristesse.

Cette foule innombrable qui déferlait dans les rues de la Pologne toute entière, tentait de fuir dans l'abandon total d'un des états les plus policés du monde, devenu en quinze jours, un territoire de grand banditisme, où l'on tuait à loisir, où voler devenait une pratique admise, généralisée. Où viols et violences étaient irrépressibles, où l'on abandonnait sans soin, les fous et les malades, où beaucoup de médecins et autres notables s'évanouissaient dans la nature, retournant par centaines de milliers, à l'état sauvage.

La plupart de ces réfugiés n'avaient aucune destination particulière à l'esprit, et se déplaçaient à pied, empruntant tous les véhicules possibles : automobiles, bicyclettes, charrettes, camions, encombrant ainsi les routes de l'est. La plupart d'entre eux n'emportaient que ce qu'ils pouvaient porter. A cause de la soudaineté de l'attaque, bien peu de réfugiés firent des plans précis, ou se préparèrent à un long voyage. Ils improvisèrent une fuite qui parfois se termina même, avant d'avoir réellement commencé.

Ils étaient si malheureux qu'ils ne disaient pas un mot, ils pensaient simplement qu'ils donneraient tout pour ne plus voir cette misère qui les accompagnait sur les routes de l'exode. Ne plus sentir cette odeur de mort qui leur faisait comme une deuxième peau. Pour oublier les cris des enfants agonisant dans les bras de leur mère. Oublier les pleurs dans ce monde sans

pitié. Oublier ce bruit infernal qui résonnait sans cesse dans leurs oreilles. Les éclatements des bombes lâchées en grappes par les stukas, les avions de combat de la Luftwaffe, qui les terrorisaient.

Je regardai mon père dont le front se plissait d'angoisse. Pour une fois, ma mère semblait ne rien lui trouver de révoltant. Sa santé solide comme un roc, son évident plaisir à croquer la vie, son envie de vivre, n'étaient pas ressentis comme un anachronisme, une inconscience honteuse. Chaque jour, quand il ouvrait son journal, son sang se glaçait dans ses veines en découvrant les images que diffusait la presse. Tous ces gens affolés quittèrent tout pour trouver une terre d'asile qui les accueillerait le temps pour eux, de faire le point.

Sur ces longs chemins de l'exode, les charrettes et les chevaux étaient à la mode. Ils se faufilaient sous les sirènes effrayantes des stukas. Les vieillards, très vite n'avaient plus la force de mettre un pied devant l'autre et s'abandonnaient à leur destin en se reposant dans un fossé, sans savoir s'ils seraient encore vivants demain. Cette foule qui s'allongeait de minute en minute, traversait des villes, des bourgades, des hameaux, des fermes sans vie. Toutes ces villes et villages si gais étaient en lambeaux, leurs occupants en miettes, ils subissaient sans pouvoir riposter, cette folie meurtrière d'un seul homme, Adolf Hitler lui-même.

Partout déjà des cadavres innocents gisaient sur les bas côtés de la chaussée. Sous les yeux hagards des hommes, des mères et des enfants abattus sans raison, autant de vies massacrées, de maisons et de forêts mutilées. Sur les routes de l'exode le froid s'invitait la nuit et empêchait les fugitifs de sommeiller seulement quelques heures dans un fossé ou une grange abandonnée. De fuir, ils n'en pouvaient plus, ils avaient peur, froid et faim. Les petits qui étaient fourbus, dormaient sur les épaules de leur mère et les grands n'avaient plus de bras ni de jambe pour poursuivre leur chemin.

Sous la pluie et le froid, le feu et la mitraille, les fuyards tentant de résister à l'ennemi, restaient tapis dans l'ombre. Leurs yeux lançaient des éclairs de haine à l'égard de ce moustachu nazillon qui les plongeait dans cette misère sans nom. Ils serraient très fort les dents, leurs visages étaient pensifs, les hommes croyaient ne pas avoir peur mais au fond d'eux, ils étaient plus effrayés que des enfants redoutant la colère de leur père.

Ce fut une douleur intense qui les opprimait de l'intérieur. Ils comprirent en se jetant sur les routes de l'exil, que la folie meurtrière d'Hitler les plongerait longtemps dans des rêves imaginaires, des villages sans lumière, que l'adolescence et l'enfance de leurs enfants seraient meurtries au plus profond de leur être. Qu'ils déambuleraient longtemps au gré du vent, sans lueur d'espoir.

Je n'étais pas encore dans cet enfer qui se dessinait, mais en lisant les journaux, en écoutant parler autour de moi, je me sentais dans un autre monde. Mon cœur qui se raccrochait à la vie ressentait et imaginait ces hommes, ces femmes et ces enfants qui s'endormaient sur les routes de l'exil, au son insensé des bombes, du ronronnement tragique des moteurs des stukas, qui ne leur laissaient aucun répit.

Je croyais les entendre lâcher leurs cris de douleur dans la pénombre. Dans ce monde en pleurs, la France n'était pas épargnée, nombreux de ses enfants connaîtraient la mort aux combats, la déportation, les blessures qui les mutileraient pour le reste de leur existence. Beaucoup de ses petits seraient orphelins ou connaîtraient l'angoisse d'un papa porté disparu !... Dans toutes les maisons la crainte de voir partir ces hommes pour le front, était palpable. Tous comptaient comme au cours de la première guerre mondiale, que ce soit très court et que très vite, tout rentre dans l'ordre.

J'étais chaque jour plus triste en voyant sur les journaux, ces images d'enfants victimes de la folie meurtrière des adultes. Ces hommes avides de vengeance qui ne savent pas vivre dans la paix. Ces assoiffés de sang que plus rien ne raisonne. Tant de haine parmi les hommes, tant d'armes qui crépitent, de bombes qui explosent, de soldats qui perdent la vie, cette vision de l'apocalypse m'effrayait. J'étais là sur le sable à repasser dans ma tête comme un mauvais film, toutes ces images horribles de la Pologne massacrée.

Je marchai seul sous ce ciel gris et pluvieux, regardant la mer déchainée, rouler ses vagues jusqu'à mes pieds. J'étais anxieux pour cet avenir proche. La peur de voir partir mon père me hantait, et m'empêchait de dormir. Je n'osai l'imaginer se débattant jour et nuit, sous les tirs de canons incessants, sur cette terre calcinée par la fureur de l'ennemi, ne respirant que cet air chargé d'odeurs fortes de souffre et de sang. Entendant des voix plaintives dans l'obscurité, qui viendraient frapper ses oreilles.

Tout était encore calme autour de moi, en ce début d'automne, le jardin respirait encore les parfums subtils de l'été qui se mélangeaient à l'odeur de la mousse des bois. Le vent se faisait encore discret se jouant de la brume épaisse qui enveloppait le paysage. Je n'entendais pas encore les bombardiers sans pitié, faire leurs incessants voyages dans notre ciel. Je n'entendais pas encore les appels au secours de ces gens ayant perdu tout espoir d'une vie meilleure.

La nuit qui tombait était fraîche et je me hâtais de rentrer, je savais que, comme toutes les nuits depuis l'invasion de la Pologne je ne pourrai vraiment dormir, mais la fatigue aidant je montai dans ma chambre. Je me posai sur mon lit et tentai de réfléchir à ce que pourrait devenir en quelques

jours cette petite vie bien tranquille, entouré de parents qui firent toujours ce qu'il y avait de mieux pour que je devienne un homme bien.

Depuis cette nuit de septembre, la terreur envahissait tous ces jeunes qui tentaient de combattre. La cruauté d'un seul homme suffit pour faire de ces adolescents joviaux des êtres sauvages accablés de douleurs avec des envies de meurtres qui leur emplissaient la tête. Tous ces jeunes qui ne pouvaient plus prendre le temps de regarder le soleil se lever sur une fleur, briller sur une rivière, entre les cimes des arbres. Tous ces jeunes ne savaient pas encore à quoi s'attendre et, la fleur aux dents, en riant comme des enfants, partant pour un camp de scouts, dès les premiers soirs, se couchaient en pleurant.

\*  
\*      \*

En France, l'ordre de mobilisation fut officiel fin août, moi Pierre Langlois, je n'étais alors qu'un jeune homme de 17 ans, à peine sorti de l'adolescence et fraîchement diplômé. Comme beaucoup de jeunes, pendant les vacances d'été, je travaillais dans cette base d'aviation, de Parentis-Biscarosse, dans les Landes. Passionné par l'aviation, j'aimais me retrouver dans cet endroit où je prenais des cours de pilotage à la base aérienne de Biscarosse. Parfois, entre deux leçons, je regardais atterrir ou s'envoler quelques uns de ces beaux avions. Je m'inventais des histoires de voyages, et fis de cette façon, plusieurs tours du monde.

Sous la menace de cette guerre qui semblait inévitable, pour tous ces jeunes gens ayant entre 18 et 20 ans, rien ne serait plus jamais comme avant. Tous ces jeunes embarqués dans ces histoires d'adultes, ne retrouveraient jamais leur insouciance d'autrefois. La guerre, l'internement, la souffrance quotidienne, les plongeraient une fois pour toute dans ce monde sanguinaire, et briseraient leurs rêves. Comme beaucoup de jeunes gens, dans les pays occupés, ils souffriraient et porteraient de nombreuses traces du passage de l'ennemi.

Sur la base, chaque jour plus nombreux, on vit arriver des soldats de l'armée de l'air. J'écoutais les conversations des autres élèves, bien plus âgés que moi. Ils parlaient tous de la même chose. Ils s'entretenaient de la situation internationale et je les entendais parler d'une éventuelle mobilisation de tous les jeunes hommes valides du pays.

Le soir en rentrant à la maison, je lisais le journal local, attentivement, « La Petite Gironde » que mon père recevait chaque jour. Certes les

nouvelles n'étaient pas bonnes ! Un an plus tôt la guerre fut évitée de justesse, le sentiment était de plus en plus général, que cette fois, elle devenait inévitable. Hitler dans sa folie des grandeurs, entraînerait le monde entier, dans un deuxième chaos.

Chez mes parents il n'y avait pas la radio, mais le journal nous en apprenait suffisamment. Les bruits de bottes se faisaient très précis, trop précis même à la frontière germano-polonaise, pour les ignorer. Il n'y avait aucun doute dans les esprits, que le moment de prendre ses engagements, ne tarderait pas. Dès que la mobilisation générale fut décrétée, tous les hommes de 18 à 48 ans, en bonne santé furent mobilisés.

Les départs s'étalèrent sur plusieurs jours et à la gare, train après train, je vis partir des parents, des amis, des voisins, que leurs mères, épouses sœurs ou enfants accompagnèrent. Et moi, je vis les yeux remplis de larmes, partir mon père, qui n'avait alors que 45 ans. Il avait le cœur serré de laisser une seconde fois maman seule, dans la tourmente.

Durant tout le trajet qui conduisait de la maison à la gare de Mont-de-Marsan, les populations pressées aux passages à niveau et autour de la gare, ne cessèrent d'acclamer ceux qui vaillamment quittèrent tout, famille, maison, biens, travail pour se rendre au front. Les femmes en larmes envoyèrent des tonnes de baisers. Les hommes, pour se donner du courage, reprirent en chœur « La Marseillaise, et le Chant du Départ. » Leur voix se fit parfois rauque, comme s'ils manquaient d'air.

Pourquoi fallait-il, que cette angoisse sourde, nous atteigne, au plus profond de nous-mêmes ? S'il s'agissait de manœuvres, ce serait amusant oui, mais voilà, ce serait après demain, ou dans trois jours peut-être, que les balles pleuvraient sur nous, qui sait ? Peut-être que tous ces soldats, qui portaient en chantant, la fleur aux dents, le cœur au bout du fusil, ne reverraient jamais, leur campagne, si tranquille, et si verte !...

Dans tous les regards, c'était loin d'être la joie. Les visages des enfants se fermèrent. Ils ne sourirent plus. Ils comprirent, qu'ils seraient pour longtemps, privés de leur papa, de leurs grands frères et peut-être plus encore. L'opinion publique était unanime. Il fallait donner une bonne leçon à Hitler. Puis on se dit, comme en 1914, que cette guerre qui voyait le jour, ne durerait pas. Que les partants seraient bien vite de retour. En tous cas, 21 ans après la fin, de ce que la France appelait encore, la Grande Guerre, personne n'imaginait que celle qui se déclarait, puisse durer comme elle, plus de quatre ans.

Je pensais à toute cette génération sacrifiée dans ces temps maudits qui allaient subir en pleine conscience, les désastres de la guerre, la souffrance, la déportation, l'occupation, la mort dans toute son horreur. Bientôt ces jeunes gens remplis d'enthousiasme, se retrouveraient seuls dans la nuit



sombre et avanceraient vers cette inconnue si effrayante. Tout en marchant sur les sentiers de la gloire, ils penseraient à la bataille qu'ils disputeraient demain. Eux qui avaient tant attendu ce baptême du feu, seraient entendus, et à leur intense appel, la poudre et le canon auraient répondu. Ils se verraient lâchés dans cet horrible massacre sans nom.

En quelques jours, les villages se vidèrent de leurs forces vives. A part quelques affectés spéciaux, échappant au sort commun, pour assurer la pérennité des services essentiels. Il ne restait plus que les femmes, et les enfants qui prirent le relais des hommes. Les enfants durent mûrir plus vite. Les vieillards, durent s'ils le pouvaient, se remettre au travail. Dans les champs, les moissons battaient leur plein.

Dans ces villages plus tristes que jamais, les premières balles et obus, labourant leur sol, laboureraient aussi leur âme. Les regards des hommes, jeunes et moins jeunes, restés dans leur village, transperceraient l'espace comme ils transperceraient le regard de leurs bourreaux, aux pieds desquels, coulerait une rivière de sang. Les yeux remplis de larmes, ces hommes regarderaient ces enfants, devenir du jour au lendemain des petits hommes prenant la place dans les champs, de leur père, ou de leurs grands frères. Ils n'étaient plus, dans ce monde tourmenté, que des marionnettes de guerre. Autour d'eux, bientôt, ce ne serait que fer, feu et sang. C'était la guerre qui voyait s'ébranler au son de sa voix, les armées qui autour d'elles, traçaient des lignes enflammées, alors que les canons ouvraient les entrailles de la terre.

Partout ce n'étaient que chars, cavaliers, chevaux et masses mouvantes. Ce flux et reflux, ressemblait à une mer vivante, une mer en furie même. A son appel ardent, l'épouvante s'abattit sur un monde abasourdi qui ne réalisait pas encore la gravité du moment. Sous sa main qui frémissait en ses desseins féroces, la France avait la force d'un lion en colère, pour aider et fournir aux massacres atroces, sans cesse renouvelés, toutes matières et armes, et tous hommes soldats, prêts à se battre pour la défense de la patrie en danger. Tous ces hommes croyant aux valeurs de la France, étaient prêts à verser leur sang, pour la défendre.

Ce pays qui semblait si beau avant toutes ces horreurs, fut soudain, comme s'il était privé de soleil, de nuages, de vent doux. La jeunesse regardait impatiente, l'image du bonheur qui brillait dans ses yeux, dans la douceur du sable chaud où elle s'abandonnait. Tous ses espoirs s'évanouirent au son bruyant des canons qui laissèrent à cette jeunesse enfiévrée, penser que leur avenir était peut-être incertain. Le sang ferait désormais partie de leur quotidien, prenant la place de la liberté et de la vie.

Cet été qui disparaissait avant le temps, vit partir l'arme en bandoulière, des milliers de ces jeunes à peine sortis de l'adolescence, qui marchaient dans les rues en files indiennes, la peur au ventre. Tous ces jeunes avançaient dans les pas de leurs camarades, l'œil aux aguets sur cette ombre de la mort qui planait sur eux. Sur le front, ils entendraient horrifiés, une déflagration qui ferait voler l'un de leurs camarades et le jetterait au sol sans vie. Les yeux rougis de sang, gonflés de larmes, le visage crispé par la douleur et la peur, ils feraient un dernier adieu à celui à qui les armes auraient volé la vie.

Dans le silence et dans le froid, ils marcheraient en écoutant le bruit sourd des canons mais ils garderaient malgré tout, au fond de leur cœur et de leur âme, un soupçon d'espérance. Lorsque le choc serait passé, comme des hommes ils relèveraient la tête, debout, défiant la violence, ils poursuivraient leur mission. Le cœur emballé dans cette folle cadence, murmurant leur douleur près de leur camarade foudroyé, avant même d'avoir combattu.

Leur cœur se laissait bercer par le chant des oiseaux, leurs yeux transperçaient l'horizon, ce ciel noirci de nuages et de fumée. Ils marchaient sans trop savoir comment ils parvenaient à tenir debout. Ils entendaient des cris et des sanglots puis un profond silence. La mort venait de frapper l'un des leurs. Ils savaient tous qu'ils marchaient aussi, vers cette mort qui pouvait les surprendre même dans leur sommeil.

L'ennemi était si proche qu'ils pourraient sentir son souffle. Ils avançaient le regard hébété pour sortir de cet enfer qui les entourait. Certains pleuraient leurs compagnons qui s'éteignaient dans leurs bras, tandis que d'autres mouraient de faim et de froid. Toutes ces victimes d'une réalité cruelle, pour qui le combat n'était que sang et souffrances, n'étaient encore que des enfants. La France fut blessée par la mort de tous ces jeunes dont la révolte prit soudain corps dans leur esprit.

Tous ces enfants qui vaillamment combattirent, surent que les victoires se gagnent au prix de combats terribles, de nombreux morts et des prisonniers par centaines de milliers. Ce fut pour tous ces jeunes qui se lancèrent dans cette aventure, les moments les plus difficiles de leur mission, que de voir tomber leurs camarades de combat sans pouvoir les retenir à la vie.

L'automne s'était installé depuis plusieurs semaines et, peu à peu ce temps clément amenait des tempêtes de neige et il fallait déjà commencer à prendre les pelles pour tailler des passages pour les camions de ravitaillement des troupes plus en avant sur le front. Les jeunes soldats étaient aidés dans cette tâche par une colonne blindée d'accompagnement.

Les chars avaient derrière eux, cinq ou six camions qui s'aidant de leurs moteurs, arrivaient péniblement à avancer en glissant et dérapant.

Les nuages bientôt disparurent et un ciel plus lumineux éclaira la compagnie. Ce radoucissement ne dura pas et bientôt le thermomètre fit une chute à la verticale et le froid piquant de ce début d'hiver, surprit les troupes. De temps à autre un stukas arrivait à l'horizon et passait au-dessus de la colonne en vrombissant. Il faisait si froid que même les repas chauds n'arrivaient plus à réchauffer les soldats et les brûlures du froid très vif commençaient à rendre leurs mains douloureuses. La vie de soldat n'avait en cette période, rien d'un jeu d'enfant.

\*  
\*      \*

Avec la guerre qui se présentait, la base aéronavale devint exclusivement militaire. Une idée germa dans ma tête. Vivant avec ma mère qui pleurait chaque jour l'absence de mon père, je n'osais pas encore lui parler de mes projets de m'engager dans la bataille. J'avais cette peur fichée au fond de moi de lui arracher de nouveau le cœur. Depuis le départ de mon père pour survivre, elle travaillait dur, dans cette usine de transformation de bois, en planches, lambris et parquets, entreprise située à quelques kilomètres de la maison, qu'elle rejoignait à bicyclette. Je vis chaque jour, ses yeux rougis par les larmes et me sentis impuissant à la réconforter, et surtout ne plus la voir pleurer.

Les journaux nous relataient les méfaits des Allemands. Les panzers allemands soutenus par les Stukas, leurs avions d'assaut, et autres bombardiers, écrasant la malheureuse Pologne. La rapidité de l'avance allemande stupéfia le monde entier, et l'opinion française. Comme je le ressentis du haut de mes 17 ans, le monde commençait à se poser des questions et à se demander, à quel genre de surhommes, les Polonais se trouvaient confrontés.

A vrai dire, ce n'était pas encore l'inquiétude sur le territoire français. On se disait simplement que la Pologne était une nation aux possibilités d'action bien moindres, que la France et l'Angleterre réunies. Le monde entier fut ébranlé et les territoires occupés par l'ennemi vécurent dans l'angoisse et l'action du canon et des autres machines plus meurtrières les unes que les autres. La plupart de ces machines à tuer étaient invisibles et exerçaient leur action, sans qu'on les aperçoive, c'était même leur raison d'être. Les soldats ne virent plus que ces champs de ruines couverts de morts, sur qui la nuit tombait comme un linceul. Ils étaient étendus sur ce

lit de terre bousculée, calcinée, la main sur le cœur et l'autre accrochée à leur arme de combat.

Les files de camions de ravitaillement en vivres et munitions continuèrent d'avancer en brinquebalant dans la neige et la glace. Le froid pénétrant ralentissait la marche des soldats qui se déplaçaient surtout de nuit. Ils marchaient la peur au ventre et le pas rapide pour ne pas trainer sur ces routes qui n'étaient jamais sûres. Cette période d'incertitude appelée « Drôle de guerre » où pas grand-chose, ne se passait fut aussi l'époque où nous vîmes arriver dans notre village les premiers Alsaciens réfugiés.

Chaque région de l'intérieur reçut son lot de réfugiés. Rapidement nous tissâmes des liens amicaux très solides. Bien que l'automne soit arrivé, sans faire de bruit, quand je ne travaillais pas, avec mes nouveaux amis, nous profitions des derniers beaux jours pour nous baigner près de Mimizan, à la sablière. Jouer les « Tarzan » dans les arbres, ou encore faire de longues balades au milieu des pins qui se dressaient droits devant nous, et qui étaient parfois transpercés par les rayons de soleil qui nous rappelaient le temps de l'insouciance. Les jours heureux où nous venions en famille, nous promener le dimanche. Dans cette région, loin du front, la vie continuait son cours à peu près normal.

A l'aérodrome de Mont-de-Marsan, une école de formation de pilotes de chasse fut créée. Les futurs pilotes s'entraînèrent sur des monoplans. Je les enviais de plus en plus chaque jour qui passait, et me séparait de mon père, parti au front. De temps à autre hélas, nous entendions parler d'accidents, parfois mortels. J'aurai donné tout ce que j'avais pour partir un jour aux commandes de l'un de ces beaux oiseaux de métal. Voir mon petit village d'en haut. Côtoyer les nuages. Me sentir libre comme l'air. Traverser les nuages et dans la nuit pluvieuse, écarter les tempêtes et les orages qui envoyaient des éclairs sur la carlingue des avions, effrayant ses occupants. L'Europe toute entière était tournée vers ces oiseaux de métal chargés de leur protection.

Aujourd'hui, pour les jeunes pilotes, tout était différent, ils n'étaient plus au temps où enfants, ils jouaient aux soldats pour tuer un ennemi qu'ils n'avaient jamais vu, mais bien dans cette effroyable guerre qui voyait chaque jour tomber des centaines de gamins devenus trop vite des hommes. Ce n'était pas le danger qui était le point le plus important pour tous ces pilotes de guerre mais la liberté d'un danger qu'ils bravaient chaque jour dans cette cruelle aventure. Ils traversaient tous les dangers comme les soldats au sol, traversent la nuit noire, cette nuit où parfois un ciel étoilé pesait lourd sur la France. C'était la nuit d'une catastrophe qui s'étendait sur toute cette jeunesse divisée par le vol d'un avion passant dans leur ciel.

Depuis le départ de mon père, ma mère s'était offert un poste de radio qu'elle écoutait jusqu'à une heure avancée de la nuit. Nous apprenions toujours les mêmes choses. Rien à signaler sur l'ensemble du front, hormis quelques duels d'artillerie. De légers accrochages consécutifs, à l'activité de patrouille, et quelques incursions de l'aviation de reconnaissance ennemie prise à partie par notre D.C.A. Les troupes avaient ce besoin d'être unies et d'espérer dans leur lutte pour tenter de transformer le monde. Elles voulaient éclairer le monde extérieur sur les réalités de ce drame, mais aussi leur monde intérieur, au prix de leur vie.

En voyant l'acharnement de ces troupes à repousser l'ennemi en dehors de nos frontières, tous les souvenirs heureux de ma petite enfance firent surface, je me demandais ce que faisait mon père à cette heure de la journée où d'ordinaire il aimait se poser sur une chaise et fumer son cigare comme chaque soir, après sa longue journée de travail. Je savais que chaque jour des centaines de ces soldats tombaient sous le feu nourri de l'ennemi, mais j'avais au fond de moi cet espoir que mon père s'en sorte et rentre sain et sauf à la maison.

Le mois d'octobre passait malgré l'attente d'une solution rapide à ce conflit et nous parlions tous de cette date si importante pour tous les anciens combattants dont faisaient partie mon grand père et mon père. La célébration du 11 novembre. Qui aurait cru qu'aujourd'hui nous nous retrouverions dans la même situation, que 21 ans plus tôt ? Pour l'occasion le plus jeune fils de mon voisin, Serge, le petit alsacien portait un calot kaki frappé d'une cocarde tricolore. Il marchait d'un pas martial en chantant ces quelques phrases qu'il entendait tous les jours à la maison et qui semblaient être devenues son hymne. « Ennemis vous n'aurez pas l'Alsace et la Lorraine. »

Ce petit bonhomme du haut de ses 10 ans, me retournait comme une crêpe, et l'idée qui germaît en moi de rejoindre mon père, sur le front, fut de plus en plus criante. Je fis donc le nécessaire près du bureau de recrutement. Un homme reçut ma demande d'incorporation. Il baissa la tête, je sentis un trouble l'envahir puis il leva les yeux en me disant. « Patientez petit » de voir le tournant que prendra cette guerre. Je compris à ce moment précis, qu'un drame hantait sa vie.

J'appris qu'il laissa sur les champs de batailles au cours de la première guerre mondiale, ce qu'il avait de plus précieux au monde, ses deux fils, tombés au champ d'honneur, au cours de la bataille du Linge, qui fit tant de morts en 1915. Cet homme était aussi ému que si cet événement s'était passé hier. Je lui serrais une cordiale poignée de main en le quittant, tout en me promettant de revenir bientôt m'inscrire sur ce registre déjà rempli de noms d'innocents, partis se battre sur tous les fronts.

Dans quelques familles, arrivaient les premières annonces de « Mort au Champ d'Honneur » d'un de leurs proches. C'est ainsi que dans le village voisin, une lettre particulière arriva en ce matin de début d'hiver très froid. Une lettre écrite par un soldat qui voulait être le premier à annoncer cette tragédie de la mort d'un fils héroïque. Ce soldat voulait que cette annonce soit faite par quelqu'un qui aimait de tout son cœur, ce garçon formidable qui venait de tirer sa révérence. Ce garçon ajoutait que depuis la disparition tragique de son père, il y avait presque deux ans, rien ne l'avait touché autant que la mort de ce soldat, son excellent ami Roger Lecerf, cet homme fidèle et droit, chaleureux et sensible à l'égard de tout ce qui était beau et profond. Ce soldat disait « Permettez-moi, vous ses parents que je ne connais pas, de vous dire qu'après sa mort, quand je me suis agenouillé pour prendre longuement, silencieusement, solitairement et dignement congé de lui, et que j'ai regardé son visage pur et fier, je n'eus qu'un seul souhait pour vous, en pensant que si vous le voyiez couché comme je le voyais, dans la lumière du jour naissant, vous pourriez peut-être accepter plus sereinement votre douleur. »

Je sais que vous n'avez réclamé ni la gloire ni les larmes, que son nom serait désormais difficile à prononcer, que vos matins seraient différents, votre fils a dit solennellement adieu à la vie et à la lumière. Il dort maintenant paisiblement aux côtés de ces hommes qui comme lui, donnèrent leur cœur avant le temps.

Ce garçon qui n'avait pas encore vécu son vingt-cinquième printemps, qui était rempli d'espérances nouvelles était comme nous tous, prêt à livrer un long combat, mais l'ennemi en décida autrement. Il était prêt à servir sous les couleurs de son drapeau, prêt à connaître la souffrance qui donne au bout de tant d'efforts, la victoire. Puis cette détonation à quelques mètres de nous qui transperça sa chair et fit jaillir son sang. Il me regarda une dernière fois dans les yeux comme pour me supplier de le raccrocher à cette vie qui s'enfuyait, puis il se coucha, les yeux regardant vers le ciel. Je crois qu'il comprit que ses derniers instants étaient arrivés, qu'il mourait pour la France.

Je le serrais dans mes bras pour qu'il parte en paix vers cet autre monde d'où personne ne revient. Il se reposait désormais au panthéon des braves ayant donné jusqu'à la dernière goutte de leur sang pour sauver la patrie en danger. Il est parti auréolé de cette dignité qui n'appartient qu'aux grands hommes.

\*  
\*      \*

Je travaillai depuis plusieurs mois au journal local, et je fus invité à partir avec un journaliste chevronné, pour les besoins de l'information, sur les lignes de front. L'hiver s'installait brutalement. Il fit de plus en plus froid, dans le Nord et dans l'Est. Ce jour là, il fit même très froid. Un froid sibérien glacial. Un froid à en mourir, qui figeait sur place le soldat qui ne sentait plus rien. Ce soldat qui poussait un cri plaintif, silencieux. Je dirais même que ce cri rauque, sortait de son être au ralenti, dans la pénombre de la nuit tombante. Ce soldat épuisé portait sur son épaule engourdie, son arme devenue trop lourde.

J'entendis ce cri qui s'échappait d'une bouche crevassée et douloureuse et qui, par la force des choses, libérait un goût amer. J'imaginai alors que mon père, pourrait être ce soldat, qui poussait ce cri de la désespérance. J'imaginai ce soldat, qui pouvait-être un ami, un voisin, qui voyait à perte de vue, un sol blanc et qui ressentait cette douleur sans fin et sans raison. Ce soldat entouré de cette vision de déchets de corps éparpillés et de sang mélangés. Ce soldat qui croyait entendre parmi tous ces ravages, une cornemuse et une voix illuminées, qui chantaient en duo, autour d'un feu invisible. Ce soldat, qui croyait voir des silhouettes d'hommes et de femmes qui s'approchaient de la musique, comme des étincelles de feu, au beau milieu d'une terre glacée et enneigée.

J'imaginai les yeux remplis de larmes ce soldat qui épiait sans cesse, cette ouvrière sans yeux, remplie du bruit furieux des clairons. Cette buveuse de sang hideuse, qui entraînait le brave soldat, aux portes de l'enfer où flottait une ombre plus noire que la nuit. Cette faucheuse de vie, qui précipitait les hommes dans la gueule de cette guerre absurde et sans nom. Elle lançait à l'agonie ce malheureux qui hurlait sa douleur, sous un ciel rouge de flammes, envahi de bruits, qui ne s'arrêtaient pas un seul instant.

Ce soldat qui tête basse, suivait les lignes ou les ombres. Ce son d'acier qui frappait les murs encore et encore, et résonnait dans sa tête. Ce pauvre soldat, qui ne savait plus où il était, et qui n'avait plus qu'un désir, celui que tout s'arrête. Mais l'enfer continuait encore et encore, plus violent à chaque instant.

Ce soldat savait qu'il se réveillerait demain au son du canon. Il doutait de ses chances de survie. Il tressaillait au moindre bruit, puis entendait gronder la bataille, plus fort que la veille. Que ce soit l'automne, l'hiver comme aujourd'hui, le printemps ou l'été, c'était toujours la voix du canon qui tonnait.

J'avais une furieuse envie de me trouver près de tous ceux qui bravement donnaient jusqu'à la dernière goutte de leur sang, pour défendre leur patrie. La nuit était tombée, la terre s'était endormie sous son épais manteau neigeux moelleux. Comme la terre, ce soldat s'endormit tandis



que les machines de guerre avec leurs gueules béantes, assoiffées de haine, soulevèrent et retournèrent sans cesse la plaine et la plongèrent dans un chaos indescriptible. Les obus façonnèrent cette terre de souffrances et la figèrent en la couvrant de la dépouille de ces soldats sacrifiés. Certains étaient très jeunes et d'autres plus âgés avec une barbe imposante. Tous tenaient à la main leur arme et attendaient je ne sais quoi, peut-être la mort, qui viendrait les frapper par surprise, ne leur laissant pas le temps de réagir, ni de se sauver !

Je n'avais que dix sept ans, mais je crois que j'avais laissé derrière moi, cet âge insouciant le jour du départ de mon père et de tous ces soldats qui luttaient pour notre survie. La campagne que j'aimais tant, n'avait plus depuis ce jour triste, le même visage. Ce fut une époque d'enthousiasme grandiose et exaltant, malgré l'angoisse ressentie, par les plus jeunes soldats. Le pays était en armes. La guerre était déclarée, et en chaque poitrine brûlait le feu sacré du patriotisme.

De tous côtés, au long des successions fuyantes, des toits et des balcons, ondulait une masse confuse de drapeaux brillant au soleil. Chaque jour, les jeunes volontaires descendaient la grande avenue de la capitale. Joyeux et beaux dans leur nouvel uniforme. Ils affichaient un sourire radieux, d'être acclamés à leur passage, d'une voix étranglée de bonheur et de fierté, par leurs pères, leurs mères, leurs sœurs, et surtout leurs bien-aimées. En pensant à toute cette jeunesse, je regardais mon grand-père qui avait les yeux fermés et ses mèches de cheveux presque blancs, qui se distinguaient difficilement de ce visage fatigué, vulnérable et tendu. Il était plus triste que jamais.

La nuit, une masse compacte de gens se réunissait pour écouter, hors d'haleine, les discours patriotiques des responsables de régions, des maires, des prêtres, qui les remuaient au plus profond d'eux-mêmes, et qu'ils interrompaient régulièrement par des tonnerres d'applaudissements, les joues inondées de larmes. Dans les églises, les écoles, les pasteurs, les instituteurs prêchaient la dévotion au drapeau et au pays. La jeunesse de notre pays montrait en tout point sa bravoure et sa fierté d'appartenir à cette grande nation, qu'est la France. En rentrant au village, je savais que bientôt je ferai partie de tous ces jeunes qui avaient le cœur enflammé pour la défense de la nation, que je serai comme tous ces jeunes qui se demandaient ce qui se passait dans leur village, dans leur pays ?

Les communiqués annonçaient que des troupes françaises souffraient sur le front alors qu'à l'arrière il ne se passait pas grand-chose. Je vis ma mère qui se cachait la tête dans ses mains pour pleurer. Elle battit des paupières pour attirer l'attention de son beau-père, avant de se rendre



compte qu'il l'observait lui aussi, les yeux grands ouverts depuis de longues minutes. Une idée mûrissait dans son esprit.

Ce vendredi de décembre était triste, un temps épouvantable. Mon grand-père prit le train, direction la Charente, vers ce petit village qui se nomme Segonzac. Je décidais de l'accompagner. Nous étions donc, tous les deux partis, pour rendre une visite à son fils, mon oncle Mathias, qu'il n'avait pas vu depuis longtemps. Mathias était le frère aîné de mon père. Il perdit sa jambe droite, en traversant un champ de mines à la bataille d'Ypres, au cours de ces combats meurtriers, de la première guerre mondiale.

Il fut par ses blessures épargné de ce nouveau conflit. Nous nous accrochions à cet espoir, de ne pas le trouver trop anéanti. Le départ de mon père l'ayant profondément affecté. Il ne pouvait chasser de sa mémoire ces moments difficiles, qui lui firent perdre sa jambe, alors qu'une bande de barbares le traquaient comme une proie. Ce jour où il attendit qu'une rafale de mitraille ait raison de lui et de son courage.

Le ciel s'était subitement obscurci d'oiseaux aux tristes présages. De leurs grandes ailes, ils masquaient le soleil, tandis qu'une pluie de flamme s'abattait sur cette terre déjà dévastée. Une pluie de mitraille effaçant toute vie, c'était la guerre et toutes ses atrocités qui faisaient tant de mutilés, de veuves et d'orphelins. Le soleil s'enfonçait comme chaque soir dans la ligne d'horizon rouge sanguin.

Plus nous approchions, plus je voyais le visage de mon grand-père, se fermer, se crispier, devenir grave, comme si d'un seul coup, il se trouvait terrassé par un mal invisible, qui le rongait. Tentant de dominer la fatigue qui essayait de nous submerger, nous engagions une conversation, n'ayant aucun rapport avec la guerre et notre visite chez Mathias. Je discutais d'une jeune fille que je venais de rencontrer sur mon lieu de travail et qui hantait toutes mes nuits. Je réussis à faire sourire cet homme rongé d'angoisses.

La discussion se poursuivit un long moment, et je le vis peu à peu, détourner son esprit de ses préoccupations et devenir plus serein. Dans le train, nous voyagions avec des soldats qui partaient rejoindre le front. L'un d'eux, était à peine plus âgé que moi. Il se trouvait distancé d'un pas, puis de deux, puis il s'arrêta. Je sentis qu'il était terrorisé de partir.

Le gradé qui accompagnait ce groupe, semblait d'une autorité sans nom. Il regardait ce jeune soldat retissant, d'un air ahuri puis soudain se mit à lui crier dessus. Le jeune homme se ressaisit, et avança dans le couloir pour prendre sa place en fond de wagon. Visiblement, il n'en menait pas large. Dans sa tête, tous ses souvenirs d'adolescent choyé se bousculaient. Tous les bons moments de son enfance se confondaient dans cette angoisse, il

était à la limite de pleurer, mais comme un homme, il releva la tête et exécuta les ordres sans broncher.

Je sentais dans son âme cette vaillance qui se dessinait. Il savait que pour mieux édifier une victoire, il fallait avant tout avoir un cœur de pierre, et ce gradé devait faire partie de cette catégorie d'hommes, qui savait édifier des remparts autour de leur cœur. Ce jeune soldat enfermait sa tristesse comme on enferme un message dans une bouteille qu'on jette à la mer. Il avait compris que dans quelques temps il ne saurait même plus fermer les yeux, de peur de ne jamais les rouvrir.

Les yeux remplis de larmes, il brandirait son arme étouffant un cri qui surpasserait tous les cris de ces malheureux, atteints par les éclats de cette mitraille qui résonne sans cesse autour d'eux. Il serait comme ses compagnons d'armes, fusillé d'émotions, tantôt présent et tantôt absent. Trainant dans son regard et son cœur cette image indescriptible, faisant de lui, un soldat d'une tristesse indéfinissable.

Nous approchions d'Angoulême, nous franchîmes un pont de pierres noires, qui enjambait un petit cours d'eau. Mon regard se posa sur la cour obscure d'une ferme à peine éclairée, comme nous en avions croisées tant d'autres depuis notre départ de Mont-de-Marsan. Toutes ces fermes presque sans vie, depuis que les hommes étaient partis.

Nous croisâmes une colonne de soldats portant des gros brodequins crottés, ayant leur gamelle à la main. Ils faisaient la queue, devant un camion de l'armée, où se trouvaient les grosses marmites, contenant la nourriture du bataillon. Sur l'ordre express de leur sergent, ils s'immobilisèrent et attendirent le prochain commandement pour rompre les rangs et se précipiter se faire servir. Ils attendirent par un froid saisissant, dans cette cour sombre, que le gradé se manifeste et leur donne des ordres.

Nous étions arrêtés depuis plus d'un quart d'heure et ne comprenions pas très bien pourquoi. Pour tuer le temps, j'observais ce détachement. Soudain, un violent coup de sifflet résonna. Ce sadique de sergent obligea les gars à déposer leurs armes dans l'ordre de leur numérotage dans le râtelier installé dans le deuxième camion. Cela prit au moins dix minutes. Je sentais les soldats énervés, affamés. Brusquement d'un ton sec, il leur dit de rompre les rangs et d'aller se faire servir.

Les hommes pour qui, leur chef semblait n'avoir aucune considération, s'installèrent en demi cercle, et debout dans le froid, avalèrent rapidement le contenu de leur gamelle. Une fois le maigre repas terminé, plus rien ne les retint, ce fut la ruée vers leurs quartiers. Les bottes cloutées, crissaient et jetaient des étincelles, sur les pavés granitiques de la cour. Dans un bourdonnement infernal, le bataillon de presque une trentaine de soldats,

escalada cet imposant escalier de pierre, refoulant devant eux, les quelques soldats qui le redescendaient.

Soudain j'entendis une voix grave qui s'éleva de la cour :

– Tout va bien ?

– Le caporal de faction répondit, oui mon lieutenant.

J'imaginai que cette grande ferme était transformée, en centre d'entraînement pour les nouvelles recrues, et que le grenier où ils se rendaient tous, serait leur dortoir le temps de leur formation. J'essayais de visualiser la bousculade qui risquait de s'accroître. Chacun d'eux n'ayant pas encore repéré la pièce et le lit, qu'il occuperait. Comme des fous ils pénétrèrent et ressortirent des chambrées où ils entrèrent par erreur. Fatalement, au moment où l'un sortait, un autre entrait.

Dans la précipitation, heurts, jurons et parfois coups de poings, s'échangent. Les plus jeunes se sentent tout à coup, comme orphelins. Leur cœur était en sommeil, leurs mains cachaient des yeux rougis par les larmes. Ils se sentent comme des enfants perdus dans la tourmente de la guerre. Le climat de tension qui régnait dans la cour de cette ferme me mit face à ce qui m'attendait dans les mois à venir, si la guerre s'installait et durait. Sur chaque lit, chacun trouva le complément de son paquetage.

Certains veinards trouvèrent tout de suite leur emplacement tandis que d'autres cherchèrent, alors que leur temps était compté. Quelques minutes plus tard, tout le monde devait être en tenue réglementaire, paquetage et arme sur le dos, dans la cour, au garde-à-vous pour l'appel. Pour ce groupe, les choses sérieuses commençaient. Ils devaient laisser derrière eux les meilleurs moments de leur existence, et entrer par la grande porte, dans l'enfer de la guerre.

Ces enfants qui regardaient chaque soir au loin, les toits des maisons éventrées, chargés de neige, découvraient horrifiés les méfaits de la guerre. Comme chaque soir, toutes ces étroites fenêtres éclairées plus que ne le permettait le black-out, les attiraient. Dans leur lumière ils pouvaient voir s'agiter les silhouettes des enfants qui couraient autour de la table. Ils étaient encore dans l'insouciance de leur jeune âge.

Le train se remit en route, et quelques minutes plus tard nous fûmes en gare d'Angoulême, nous descendîmes. C'était le jour de marché, et mon grand-père, s'était mis en relation avec un marchand de bestiaux qui habitait tout près de chez Mathias. Nous fîmes le tour du marché et nous retrouvâmes cet homme qui nous invita à prendre place dans son tôle Citroën. Cette camionnette tremblait de tous les côtés, mais elle nous amena à bon port.

Arrivés sur la place du village de Segonzac, il nous lâcha et mon grand-père se dirigea vers le petit bar, où il avait ses habitudes. Nous commandâmes un café bien serré, que nous dégustâmes tout en observant autour de nous, les mines graves des consommateurs. Chacun de ces hommes n'avait plus qu'une question en tête, combien de temps durerait cette barbarie ? Quand rentreraient tous nos jeunes dans leur foyer ? Le temps de reprendre nos esprits, et nous étions sur la route, qui nous conduisait chez Mathias.

Après cinq minutes de marche dans la campagne, nous arrivâmes en vue de sa propriété. Nous aperçûmes sur notre chemin Louis, l'homme à tout faire de la maison. Il venait de sortir la jument de son écurie, pour la conduire chez le maréchal-ferrant. Torpille, c'était son nom, était une belle jument perchonne à la robe pommelée. Enfant, elle m'avait toujours impressionné par la puissance de sa force, dans toutes les occasions. Depuis quelques jours elle boitait, ses fers arrière étaient usés, il fallait donc les remplacer.

Torpille était la seule force existante encore sur ce domaine assez important. Mathias, savait qu'il pouvait compter sur la conscience de Louis, pour la surveillance et les soins de cette bête qu'il aimait beaucoup. Depuis maintenant trois bonnes années, que Louis était le bras droit de Mathias, Torpille et lui étaient inséparables. On les voyait toujours par les chemins, à tirer des charrettes remplies de foin, ou de blé l'été, des tombereaux de bois ou de fumier à cette période.

Elle avait cette force tranquille sur laquelle Louis pouvait toujours compter. Ils se comprenaient rien qu'au regard et étaient d'une complémentarité exemplaire pour Mathias qui ne pouvait plus faire le travail lui-même. Lorsque je débouchai au carrefour de la patte d'oie, en tenant mon grand-père par le bras, il faisait un beau soleil. J'entendis les bruits de la forge. Je compris aussitôt que Louis était déjà sur place et que le ferrage de Torpille était commencé. Les coups de marteau s'abattaient régulièrement sur le métal chauffé à rouge, que le forgeron venait de sortir du feu. Nous venions de nous arrêter dans le petit bar, situé juste en face de la forge du père Marceau où je l'observais exercer son métier devant les portes grandes ouvertes de son atelier. Il venait de terminer une roue de charrette encore toute fumante, sur laquelle il versait lentement un seau d'eau, pour en refroidir le métal. Ce travail qu'il exécutait avec méthode, me fascinait.

Nous approchions de la maison, Mathias était sur le seuil, adossé contre le montant de la porte d'entrée. Il nous attendait. Mon grand-père arborait un sourire radieux à la vue de son fils. C'était un solide gaillard, un grand type costaud à l'épaisse tignasse brune, comme mon père, et moi-même.